

ces dames m'avaient déjà vu, et avaient rapporté des choses merveilleuses de ma figure mignonne, de mon maintien gracieux et de mon esprit délicat. Sa Majesté et sa suite furent extrêmement diverties de mes manières. Je me mis à genoux et demandai d'avoir l'honneur de baiser son pied royal ; mais cette princesse gracieuse me présenta son petit doigt, que j'embrassai entre mes deux bras, et dont j'appliquai le bout avec respect à mes lèvres. Elle me fit des questions générales touchant mon pays et mes voyages, auxquelles je répondis aussi distinctement et en aussi peu de mots que je puis ; elle me demanda si je serais bien aise de vivre à la cour ; je fis la révérence jusqu'au bas de la table sur laquelle j'étais monté, et je répondis humblement que j'étais l'esclave de mon maître ; mais que, s'il ne dépendait que de moi, je serais charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté ; elle demanda ensuite à mon maître s'il voulait me vendre. Lui, qui s'imaginait que je n'avais pas un mois à vivre, fut ravi de la proposition et fixa le prix de la vente à mille pièces d'or, qu'on lui compta sur-le-champ. Je dis alors à la reine que, puisque j'étais devenu un homme esclave de Sa Majesté, je lui demandais grâce que *Glumdaleitch*, qui avait toujours eu pour moi tant d'attention, d'amitié et de soins, fût admise à l'honneur de son service, et continuât d'être ma gouvernante. Sa Majesté y consentit et y fit consentir aussi le laboureur, qui était bien aise de voir sa fille à la cour. Pour la pauvre fille, elle ne pouvait cacher sa joie. Mon maître se retira et me dit en partant qu'il me laissait dans un bon endroit ; à quoi je ne répliquai que par une révérence cavalière.

La reine remarqua la froideur avec laquelle j'avais reçu le compliment et l'adieu du laboureur, et m'en demanda la cause. J'ai pris la liberté de répondre à Sa Majesté que je n'avais point d'autre obligation à mon dernier maître que celle de n'avoir pas écrasé un pauvre animal innocent, trouvé par hasard dans son champ ; que ce bienfait avait été assez bien payé par le profit qu'il avait fait en me montrant pour de l'argent et le prix qu'il venait de recevoir en me vendant ; que ma santé était très altérée par mon esclavage et par l'obligation continuelle d'entretenir et d'amuser le menu peuple à toutes les heures du jour, et que, si mon maître n'avait pas eu ma vie en danger, Sa Majesté ne m'aurait pas eu à si bon marché ; mais que, comme je n'avais pas lieu de craindre d'être désormais si malheureux sous la protection d'une princesse si grande et si bonne, l'ornement de la nature, l'admiration du monde, les délices de ses sujets, et le phénix de la création, j'espérais que l'appréhension qu'avait eue mon dernier maître serait vaine, puisque je trouvais déjà mes esprits ranimés par l'influence de sa présence très auguste.

Tel fut le sommaire de mon discours, prononcé avec plusieurs barbarismes et en hésitant souvent.

La reine, qui excusa avec bonté les défauts de ma harangue, fut surprise de trouver tant d'esprit et de bon sens dans un petit animal ; elle me prit dans ses mains, et sur-le-champ me porta au roi, qui était alors retiré dans son cabinet. Sa Majesté, prince très sérieux et d'un visage austère, ne remarquant pas bien ma figure à la première vue, demanda froidement à la reine depuis quand elle était devenue si amoureuse d'un *splunkuck* (car il m'avait pris pour cet insecte) ; mais la reine, qui avait infiniment d'esprit, me mit doucement debout sur l'écrivoire du roi et m'ordonna de dire moi-même à Sa Majesté ce que j'étais. Je le fis en très peu de mots, et *Glumdaleitch*, qui était restée à la porte du cabinet, ne pouvant pas souffrir que je fusse longtemps hors de sa présence, entra et dit à Sa Majesté comment j'avais été trouvé dans un champ.

Le roi, aussi savant qu'aucune personne de ses États, avait été élevé dans l'étude de la philosophie et surtout des mathématiques. Cependant, quand il vit de près ma figure et ma démarche, avant que j'eusse commencé à parler, il s'imagina que je pourrais être une machine artificielle comme celle d'un tourne-broche ou tout au plus d'une horloge inventée et exécutée par un habile artiste ; mais quand il eut trouvé du raisonnement dans les petits sons que je rendais, il ne put cacher son étonnement et son admiration.

Il envoya chercher trois fameux savants, qui étaient alors de quartier à la cour et dans leur semaine de service (selon la coutume admirable de ce pays.) Ces messieurs, après avoir examiné de près ma figure avec beaucoup d'exactitude, raisonnèrent différemment sur mon sujet. Ils convenaient tous que je ne pouvais pas être produit suivant les lois ordinaires de la nature, parce que j'étais dépourvu de la faculté naturelle de conserver ma vie, soit par l'agilité, soit par la facilité de grimper sur un arbre, soit par le pouvoir de creuser la terre et d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins. Mes dents, qu'ils considérèrent longtemps, les firent conjecturer que j'étais un animal carnassier.

Un de ces philosophes avança que j'étais un embryon, un pur avorton ; mais cet avis fut rejeté par les deux autres qui observèrent que mes membres étaient parfaits et achevés dans leur espèce, et que j'avais vécu plusieurs années, ce qui parut évident par ma barbe, dont les poils se découvraient avec un microscope. On ne voulut pas avouer que j'étais un nain, parce que ma petitesse était hors de comparaison ; car le nain favori de la reine, le plus petit qu'on eût jamais vu dans ce royaume, avait près de trente pieds de haut. Après un grand débat, on conclut unanimement que je n'étais qu'un *replum scal-cath*, qui, étant interprété littéralement, veut dire *lusus natura*, décision très conforme à la philosophie moderne de l'Europe, dont les professeurs dédaignant le vieux subterfuge des *causes occultes*, à la faveur duquel les sectateurs d'Aristote tâchent de masquer leur ignorance, ont inventé cette solution merveilleuse de toutes les difficultés de la physique. Admirable progrès de la science humaine !

Après cette conclusion décisive, je pris la liberté de dire quelques mots : je m'adressai au roi et protestai à Sa Majesté que je venais d'un pays où mon espèce était répandue en plusieurs millions d'individus des deux sexes, où les animaux, les arbres et les maisons étaient proportionnés à ma petitesse, et où, par conséquent, je pouvais être aussi bien en état de me défendre et de trouver ma nourriture, mes besoins et mes commodités, qu'aucun des sujets de Sa Majesté. Cette réponse fit sourire dédaigneusement les philosophes, qui répliquèrent que le laboureur n'avait bien instruit et que je savais ma leçon. Le roi, qui avait un esprit bien plus éclairé, congédiant ses savants, envoya chercher le laboureur qui, par bonheur, n'était pas encore sorti de la ville. L'ayant donc d'abord examiné en particulier, et puis l'ayant confronté avec moi et avec la jeune fille, Sa Majesté commença à croire que ce que je lui avais dit pouvait être vrai. Il pria la reine de donner ordre qu'on prit un soin particulier de moi, et fut d'avis qu'il me fallait laisser sous la conduite de *Glumdaleitch*, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La reine donna ordre à son ébéniste de faire une boîte qui me pût servir de chambre à coucher, suivant le modèle que *Glumdaleitch* et moi lui donnerions. Cet homme, qui était un ouvrier très adroit, me fit en trois semaines une chambre de bois de seize pieds en carré, et de douze de haut, avec des fenêtres, une porte et deux cabinets.

Un ouvrier excellent, qui était célèbre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaises d'une matière semblable à l'ivoire, et deux tables avec une armoire pour mettre mes hardes ; ensuite la reine fit chercher chez les marchands les étoffes de soie les plus fines pour me faire des habits.

Cette princesse goûtait si fort mon entretien, qu'elle ne pouvait dîner sans moi. J'avais une table placée sur celle où Sa Majesté mangeait, avec une chaise sur laquelle je pouvais m'asseoir. *Glumdaleitch* était debout sur un tabouret, près de la table, pour pouvoir prendre soin de moi.

Un jour, le prince, en dinant, prit plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les mœurs, la religion, les lois, le gouvernement et la littérature de l'Europe, et je lui en rendis compte le mieux que je pus. Son esprit était si pénétrant, et son jugement si solide, qu'il fit des réflexions et des observations très sages sur tout ce que je lui dis. Lui ayant parlé de

deux partis qui divisaient l'Angleterre, il me demanda si j'étais un *whig* ou un *tory* ; puis, se tournant vers son ministre, qui se tenait derrière lui, ayant à la main un bâton blanc presque aussi haut que le grand mât du *Souverain royal* : " Hélas ! dit-il, que la grandeur humaine est peu de chose, puisque de vils insectes ont aussi de l'ambition, avec des rangs et des distinctions parmi eux ! Ils ont de petits lambeaux dont ils se parent, des trous, des cages, des boîtes ; qu'ils appellent des palais et des hôtels, des équipages, des livrées, des titres, des charges, des occupations, des passions comme nous. Chez eux, on aime, on hait, on trompe, on trahit, comme ici." C'est ainsi que Sa Majesté philosophait à l'occasion de ce que je lui avais dit de l'Angleterre, et moi j'étais confus et indigné de voir ma patrie, la maîtresse des arts, la souveraine des mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avait rien qui m'offensât et me chagrinât plus que le nain de la reine, qui, étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans ce pays, devint d'une insolence extrême à la vue d'un homme beaucoup plus petit que lui. Il me regardait d'un air fier et dédaigneux, et railait sans cesse de ma petite figure. Je ne m'en vengeai qu'en l'appelant frère. Un jour, pendant le dîner, le malicieux nain, prenant le temps que je ne pensais à rien, me prit par le milieu du corps, m'enleva et me laissa tomber dans un plat de lait, et aussitôt s'enfuit. J'en eus par dessus les oreilles, et si je n'avais pas été un nageur excellent, j'aurais été infailliblement noyé. *Glumdaleitch*, dans ce moment, était par hasard, à l'autre extrémité de la chambre. La reine fut si consternée de cet accident, qu'elle manqua de présence d'esprit pour m'assister ; mais ma petite gouvernante accourut à mon secours et me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit ; cependant, je ne reçus d'autre mal que la perte d'un habit qui fut tout à fait gâté. Le nain fut bien fouetté, et je pris quelque plaisir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au lecteur une légère description de ce pays, autant que je l'ai pu connaître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du royaume est environ de trois mille lieues de long et de deux mille cinq cents lieues de large ; d'où je conclus que nos géographes de l'Europe se trompent, lorsqu'ils croient qu'il n'y a que la mer entre le Japon et la Californie. Je me suis toujours imaginé qu'il devait y avoir de ce côté là un grand continent, pour servir de contrepoids au grand continent de Tartarie. On doit donc corriger les cartes et joindre cette vaste étendue de pays aux parties nord-ouest de l'Amérique ; sur quoi je suis prêt d'aider les géographes de mes lumières. Ce royaume est une presqu'île, terminée vers le nord par une chaîne de montagnes qui ont environ trente milles de hauteur, et dont on ne peut approcher à cause des volcans, qui y sont en grand nombre sur la cime.

Les plus savants ne savent quelle espèce de mortels habitent au-delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitants. Il n'y a aucun port dans tout le royaume, et les endroits de la côte où les rivières vont se perdre dans la mer sont si pleins de rochers hauts et escarpés, et la mer y est ordinairement agitée, qu'il n'y a presque personne qui ose y aborder, en sorte que ces peuples sont exclus de tout commerce avec le reste du monde. Les grandes rivières sont pleines de poissons excellents ; aussi, il est très rare qu'on pêche dans l'Océan, parce que les poissons de mer sont de la même grosseur que ceux de l'Europe, et par rapport à eux ne méritent pas la peine d'être pêchés ; d'où il est évident que la nature, dans la production des plantes et des animaux d'une grosseur si énorme, se borne tout à fait à ce continent ; et sur ce point, je m'en rapporte aux philosophes. On prend néanmoins quelque fois sur la côte, des baleines dont le petit peuple se nourrit et même se régale. J'ai vu une de ces baleines qui était si grosse qu'un homme du pays avait de la peine à la porter sur ses épaules. Quelquefois, par curiosité, on en apporte dans des paniers à *Lorbrulgrud* ; j'en ai vu une dans un plat sur la table du roi.

(A continuer.)